

QUAND LA RÉFÉRENCE EST SOUMISE AU CHANGEMENT : COMMENT CONSTRUIRE ET INTERPRÉTER LES *CHAÎNES* ENTRE TEXTUALITÉ ET ONTOLOGIE ?

Guy ACHARD-BAYLE

Université de Lorraine, CREM, F-57000 Metz, France

Abstract (En): In my paper, I will deal with cases that illustrate, from textual and referential points of view, the linguistic or textual and (vs) ontological problem which has been called *evolving reference* by French semanticists: the corpus comprising cooking recipes as well as stories of metamorphosis tends to show a conflict between the principles of thematic organization (continuity) and the change of denomination — in conformity with the physical process as it has been or as it can be recorded by the text. From a methodological point of view, we need to address the question of the diversity of treatments, of their collection, and of the types of texts and therefore of corpus which would make it possible to show such a conflict or not.

Keywords (En): evolving reference; thematic structure; corpora and genres

Mots-clés (Fr) : référents évolutifs ; structure thématique ; corpus et genres

DOI : 10.32725/eer.2022.003

« Les véritables pensées viennent de l’extérieur [...] parce qu’un vrai livre renvoie toujours ailleurs, hors de lui-même. »

(Bohumil HRABAL, *Une trop bruyante solitude*, 1983, trad. Anne-Marie Ducreux-Palenicek, Paris, Robert Laffont, 2007)

Avant-propos

Tandis que nous préparions ce travail, présenté dans un premier temps¹ à l’Institut de Linguistique Formelle et Appliquée de la Faculté de Mathématiques et de Physique de l’université Charles de Prague, nous relisions certains des *Essais de linguistique générale* de Jakobson. L’un d’eux, intitulé « Linguistique & Théorie de la communication », a été publié, en 1961, dans le volume XII “Structure of Language and its Mathematical Aspects” de la collection “Proceedings of Symposia in Applied Mathematics”.

Ce que nous voudrions souligner par ce rappel, c’est que les modèles linguistiques que nous présentons et défendons dans le cadre du cercle linguistique de Prague ne sont pas seulement liés aux sciences humaines et sociales, mais aussi aux sciences exactes. Ainsi, dans son essai “On Translation” (1959 : 81-83)²,

¹ En novembre 2018.

² Traduit en français par Nicolas RUWET sous le titre : « Aspects linguistiques de la traduction ». Nous faisons référence, ici et plus bas, aux pages 81-83 de cette traduction.

JAKOBSON cite l'anthropologue germano-américain Franz Boas et le physicien danois Niels Bohr. Par ailleurs, le linguiste utilise pour désigner notre discipline, l'expression « science du langage » (“*language science*”) : singulier contraste avec le pluriel actuel de « sciences du langage », mais sans doute donne-t-il ou entend-il donner à notre discipline une assise moins « relative ».

Cet autre rappel peut nous laisser espérer que la linguistique a encore un futur « explicatif », quand ses attaches humaines et sociales lui donnent aujourd'hui un tour largement « compréhensif ». Nous ne voulons pas seulement exploiter par-là la dichotomie épistémologique de Dilthey entre *Erklären* et *Verstehen* ; nous entendons annoncer la propre dichotomie de notre étude, telle qu'elle est à suivre, et que nous allons maintenant introduire à proprement parler.

Introduction

Nous allons traiter de *cas* qui illustrent, des points de vue textuel et référentiel, la question linguistique et ontologique qui a été nommée par des sémanticiens français, la *référence évolutive*. Ce rappel historique fera l'objet de la première partie, où nous présenterons aussi la problématique que cette expression recouvre. Dans cette même partie, nous aurons à expliquer le mot *cas* tel que nous l'avons souligné, qui a une signification particulière dans les recherches de philosophie analytique ; ensuite l'expression *référence évolutive* qui ne semble pas avoir un rapport direct avec les questions linguistiques : nous voudrions montrer l'inverse, même s'il nous faut déjà préciser que certains linguistes n'ont pas été convaincus par la pertinence linguistique de cette problématique³.

La seconde partie de notre étude sera centrée sur différents types de corpus et de contextes où apparaissent ces *cas*, et sur différentes solutions qui ont été proposées pour les traiter ; ces corpus, que nous appelons plus précisément les *contextes évolutifs*, incluent aussi bien, en termes de genres textuels, les recettes de cuisine que les récits de métamorphose ; et ils permettent en outre de révéler le conflit, en leur sein, entre deux logiques :

- Il faut d'une part compter avec la logique, l'organisation des textes, avec les lois qui régissent leur structure mais aussi leur dynamique, comme la continuité thématique ou les chaînes de référence, et leur maintien qui est une garantie de cohésion ; c'est ce maintien ou cette préservation du fil du texte qui peut entrer en conflit avec les changements que le texte est censé représenter tels qu'ils se déroulent dans le monde (le contexte).
- D'autre part, du côté de la référence, on trouve, assez fréquemment, dans nos corpus, ou *contextes évolutifs*, des changements de désignation qui mettent le référent représenté textuellement en conformité, pourrait-on dire, avec les changements tels qu'ils se déroulent dans le monde ; on pourrait encore dire qu'ainsi le texte enregistre ces changements, dans la mesure où le changement nominal est la contrepartie de la transformation ontologique ; en d'autres termes, le changement nominal suivrait et respecterait l'ontologique.

³ Nous reviendrons en conclusion sur l'article D'APOTHÉLOZ & REICHLER-BÉGUELIN (1995).

1. Données historiques et arrière-plan épistémologique

Les *référents évolutifs* sont apparus dans les années 90 en France dans le cadre d'un grand projet lancé par le CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique), et nommé *Cognisciences*. Dans le numéro 10 de *La Revue pour l'histoire du CNRS* de l'année 2004, intitulé « Penser la pensée. Les sciences cognitives », Brigitte CHAMAK aborde le sujet dans son article « Les sciences cognitives en France ». Nous retiendrons et commenterons ici quelques éléments et passages de sa section « Le programme “cognisciences” du CNRS » ; pour plus de clarté, nous surlignons ces éléments ou passages :

(Suivant les numéros des §§ en ligne : <https://journals.openedition.org/histoire-cnrs/583#tocto2n3>)

13 Deux mois plus tard, en 1990, le CNRS lance le programme interdisciplinaire de recherche (PIR) « Cognisciences » qui vise à développer les réseaux mis en place cinq ans auparavant. Il en confie la direction à André Holley et le comité scientifique est présidé par Mario Borillo.

14 Ce programme a financé sept réseaux régionaux, Cogniseine, Paris-Centre, Paris-Sud, Cognisud (Aix, Marseille, Nice-Sophia-Antipolis), Grand Est (Metz, Nancy, Strasbourg), Prescott (Toulouse), Rhône-Alpes. C'est à l'un des responsables du réseau Cogniseine, Alain Berthoz, que le ministère de la Recherche confie l'organisation d'un grand colloque de prospective sur les sciences de la cognition qui a lieu à Paris en janvier 1991.

15 Ingénieur et neurophysiologiste, Alain Berthoz s'intéresse à la physiologie des fonctions sensori-motrices, au contrôle de l'équilibre et à la perception du mouvement. Il organise ce colloque où biologie et informatique sont réunies. À la suite du colloque, un rapport d'un comité de suivi est présenté en novembre 1991 : dans le chapitre sur la technologie de l'intelligence et de la communication, Mario Borillo met l'accent sur les applications industrielles associées au développement des sciences cognitives, et en particulier sur l'imagerie cérébrale et les réseaux neuronaux. L'informatique y est présentée comme la discipline pivot. Le rapport insiste sur les retombées économiques et sociales de l'IA : systèmes d'aide à la décision, communication homme-machine, interprétation d'images, traitement de messages linguistiques, contrôleurs (aéronautique, espace, nucléaire...), télécommunications, industrie de la musique, domaines de l'audiovisuel, parole de synthèse, prothèses acoustiques...

Il est dit tout d'abord que ce projet fut supervisé par Mario Borillo, informaticien, directeur de recherches en sciences cognitives au CNRS, et piloté, entre autres, par Alain Berthoz, professeur au Collège de France, titulaire de la chaire de *Physiologie de la Perception et de l'Action* ; cela donne une idée de l'ancrage, fort, du projet aux « sciences dures », quand bien même celles-ci touchent au mental, voire parce qu'elles touchent au mental.

Les linguistes, s'ils ne sont pas en première ligne dans l'extrait cité, ne sont pas absents du projet. Celui-ci a la particularité et la qualité d'être décentralisé, et c'est en fait dans le « Grand Est » de la France qu'ils se trouvent, notamment dans les

universités de Metz, Nancy et Strasbourg. On peut citer trois figures emblématiques de ce domaine de recherches naissant, dans chacune des universités : Catherine Schnedecker à Metz, spécialiste des chaînes de référence, dont on va reparler abondamment par la suite⁴ ; Michel Charolles à Nancy, qui, comme l'un des fondateurs de la linguistique textuelle « à la française », emprunte pour une part non négligeable à la seconde École de Prague⁵ ; et Georges Kleiber (Strasbourg), qui se fait connaître à partir des années 80 par ses travaux en sémantique référentielle et lexicale, suivant des orientations qui touchent notamment à la philosophie (analytique pour les questions de désignation) et à la cognition (pour les questions de catégorisation).

Les linguistes regroupés autour de Michel Charolles, chef du projet du Grand Est, vont se consacrer à « L'Anaphore et son traitement », partie du projet *Cognisciences* qui commence en 1993⁶. Reste à savoir en quoi les linguistes sont ou peuvent être, alors, impliqués dans un projet de sciences cognitives. On aura trouvé des éléments de réponse dans les orientations de recherches signalées plus haut, liées à nos trois « figures emblématiques » ; mais comme cela peut paraître assez peu explicite, disons que ce qui motive et justifie la participation au projet des linguistes, de ces linguistes, est tout d'abord l'attention qu'ils portent ou doivent porter de par leur sujet à la mémoire : notamment la mémoire de travail qui assure la continuité thématique et, par-là, la cohésion textuelle ou discursive ; et la mémoire ou les connaissances encyclopédiques qui assurent la pertinence, sémantique et lexicale, de la recatégorisation et le changement de dénomination des référents en contextes évolutifs. Sur ces bases sémantiques, textuelles et lexicales, on peut élargir la problématique suivant une perspective référentialiste : la recatégorisation intéresse l'ontologie.

Nous pouvons maintenant dire que le terme *cas* est emprunté à la philosophie analytique qui a traité de *puzzling cases*, autrement dit ces casse-têtes logiques que l'on tente de résoudre notamment par l'examen d'énoncés ordinaires qui en rendent compte. C'est ainsi que Paul RICŒUR s'est inspiré dans son ouvrage sur l'identité (1990) de *puzzling cases* que Derek PARFIT (1984) a pu emprunter à la science-fiction⁷. Dans cette veine, nous avons pu traiter de tels cas⁸, révélés par des énoncés logiquement étranges : étranges au regard de la *loi du tiers exclu*, qui stipule qu'une chose ne peut être elle-même et son contraire ; en voici deux exemples, le premier ordinaire, le second traduit d'une nouvelle fantastique (*The Lost Room*) :

(1) *Cette 2 CV n'en est pas une.* (Repris de Martin, 1992)

(2) *C'était ma chambre et pourtant ce n'était pas la mienne.* (Fitz O'Brien, 1996)⁹

⁴ Voir ici même les travaux de Frédéric Landragin.

⁵ Voir ACHARD-BAYLE (2012), PEŠEK (2010) et ACHARD-BAYLE & PEŠEK (2020).

⁶ Nous l'intégrons alors comme doctorant, sous la direction de Michel Charolles, en nous focalisant sur les référents et les contextes évolutifs. Les trois linguistes cités se retrouvent dans notre jury de soutenance en 1996.

⁷ Sur ces emprunts et influences, voir ALLOUCHE (2007).

⁸ Par exemple dans ACHARD-BAYLE (2013).

⁹ O'BRIEN Fitz-James, *La chambre perdue*, trad. Jacques Papy, dans *La grande anthologie du fantastique 1*, GOIMARD Jacques & STRAGLIATI Roland (dir.), Paris, Omnibus, 1996, pages 785-786.

Le second cas, qui n'est étrange que du moment où on le resitue dans son co(n)texte¹⁰, peut être résolu à la lumière du premier ; c'est dire tout l'intérêt, y compris pour les philosophes ou les logiciens, de l'examen des énoncés et leurs co(n)textes comme tels. Ainsi, pour résoudre l'énigme posée par (2), qui n'en est pas vraiment une dans les échanges ordinaires (1), on avancera tout d'abord que la similarité autorise des énoncés du type $a = b$, autrement dit *a est le même que b*, comme dans : *Pierre porte le même costume que Jean (identité qualitative)* ; par ailleurs, l'identité peut se concevoir et s'énoncer dans le cas où l'objet comparé reste le même (*identité numérique*), autrement dit ressemblant dans le temps, à deux moments du temps¹¹.

Le problème néanmoins qui reste posé par les énoncés (1) et (2) est qu'ils ne relèvent pas explicitement, hors contexte ou cotexte large, des deux cas d'identité indiqués : qualitative ou numérique ? Dans le premier *cas*, il s'agit en fait d'une même 2CV qui a subi de lourdes réparations, si bien qu'elle n'en est *plus* une aux yeux de la personne qui vient la récupérer ; ce cas relève de l'énigme du *bateau de Thésée*¹², que l'on répare, dont on remplace les planches au fil du temps, tout en lui conservant, cependant, sa désignation. Dans le second cas¹³, l'énigme est proprement insoluble puisque le personnage dont on rapporte les perceptions, les sentiments et les pensées se trouve plongé dans un monde fantastique où ne s'applique pas la loi ordinaire de l'identité, qui en vertu de l'apparence, motive et déclenche l'assimilation et, pourrait-on dire, explique et excuse la confusion¹⁴.

Cette petite démonstration avait pour but de montrer que ce nouveau domaine de recherche linguistique, nouveau lorsqu'il apparaît dans les années 90 comme on l'a dit, entretenait par définition des liens étroits avec la philosophie : en témoigne le titre de l'ouvrage *Les Référents évolutifs entre linguistique et philosophie*, coédité par Walter de MULDER et Catherine SCHNEDECKER en 2001. Néanmoins, les contributions à cet ouvrage, tout comme celles à l'ouvrage *La Continuité référentielle*, coédité quelques années auparavant par Georges KLEIBER, Catherine

¹⁰ Pour une étude de cet énoncé resitué dans son cotexte (voir infra note 13), dans la version originale en anglais, voir LEPALUDIER (2000 : section 2 de l'article en ligne <https://journals.openedition.org/jsse/511#tocto1n2>).

¹¹ C'est pourquoi la logique du langage ordinaire est *floue*, et les logiciens du XX^e siècle ne se sont pas privés d'y recourir. Du côté des linguistes, voir Robert MARTIN (1983).

¹² Voir FERRET (1996), qui emprunte à la tradition antique : « [...] Ils en enlevaient les pièces de bois, à mesure qu'elles vieillissaient, et ils les remplaçaient par des pièces neuves, solidement enchâssées. Aussi les philosophes, dans leurs disputes sur la nature des choses qui s'augmentent, citent-ils ce navire comme un exemple de doute, et soutiennent-ils, les uns qu'il reste le même, les autres qu'il ne reste pas le même » (PLUTARQUE, *Vies des hommes illustres*, trad. Alexis Pierron, Paris, Charpentier, 1853).

¹³ Dont voici le cotexte large, dans la version originale en anglais : "All was changed. Wherever my eyes turned they missed familiar objects yet encountered strange representatives. Still, in all the substitutes there seemed to me a reminiscence of what they replaced. They seemed only for a time transmuted into other shapes, and there lingered around them the atmosphere of what they had once been. Thus, I could have sworn the room to have been mine, yet there was nothing in it that I could rightly claim. Everything reminded me of some former possession that it was not."

¹⁴ Voici ce qu'en dit LEPALUDIER (art. cité : en ligne § 14) : "The subject no longer relates in the same way to the objects. They do not recall the individual's past in the same way, which means that memory cannot rely safely on them. The mode of possession cannot function as it used to, either, destabilised as it is by the intrusion of the strange."

SCHNEDECKER et Jean-Emmanuel TYVAERT (1997), et qui fut la première somme sur le sujet, ont pu donner à cette recherche un tour vraiment linguistique en se focalisant sur la question des anaphores et des chaînes de référence ; et incidemment, nous y reviendrons pour finir, sur la diversité typologique et générique des textes où de tels *cas* peuvent apparaître : énoncé de problème arithmétique, notice de montage, recette de cuisine, biographie, récit de métamorphose...

Vers la fin de la décennie, Michel CHAROLLES et Jacques FRANÇOIS (1998) se focalisent, eux, sur le lexique-grammaire de ce qu'ils ont appelé les « prédicats transformateurs », tels que : *(se) changer/transformer (en)...*, *devenir...* ; auxquels nous avons pu ajouter (2001) les « pseudo-transformateurs », étudiés dans un corpus de fictions, où ils peuvent anticiper une métamorphose effective : *se déguiser en...*, *prendre l'apparence de...*

L'ouvrage que nous venons de citer (ACHARD-BAYLE 2001), première monographie sur le sujet, prend en compte les deux faces, philosophique et linguistique, de la problématique, et rend compte, dans sa seconde partie, des divers champs ou domaines des sciences du langage contribuant à la résolution des *cas* métamorphiques : sémantique référentielle, lexicale, linguistique textuelle, lexique-grammaire des prédicats transformateurs, et pour finir analyse linguistique des textes littéraires en termes de voix et de vision, ou de point de vue. Cela a permis, notamment, de mettre en avant (i) le rôle des pronoms dans le maintien de la continuité référentielle, thématique en contextes évolutifs, et inversement les limites de ce maintien ; (ii) les modalités et les contraintes lexicales qui accompagnent le changement de dénomination, autrement dit d'identification nominale ; (iii) l'importance du point de vue, intra- vs extradiégétique, dans le compte-rendu des évolutions et autres procès métamorphiques... Nous allons en trouver des exemples dans la seconde partie de cette étude. Après quoi, nous nous efforcerons de montrer en conclusion que les deux approches, philosophique ou logique et linguistique, peuvent, aujourd'hui, n'en faire qu'une.

2. Diversités des cas et des traitements

Dans notre ouvrage (2001), nous commençons par dresser l'arrière-plan théorique du champ de recherches relativement nouveau que sont alors les référents évolutifs. En traitant de questions telles que la référence et l'identité, cet arrière-plan apparaît comme fondamentalement philosophique. Mais notre propos est davantage de faire état de travaux linguistiques influencés par la philosophie analytique, comme ceux que Georges Kleiber a menés en sémantique référentielle sur « les expressions définies et le nom propre » (voir KLEIBER 1981). Considérons ainsi l'exemple emblématique qu'est le début de *La Métamorphose* de Kafka :

(3) *Als Gregor Samsa eines Morgens aus unruhigen Träumen erwachte, fand er sich in seinem Bett zu einem ungeheueren Ungeziefer verwandelt.*

(3') *En se réveillant un matin après des rêves agités, Gregor Samsa se retrouva, dans son lit, métamorphosé en un monstrueux insecte.* (Traduction Bernard Lortholary, 1988, pour l'édition Garnier-Flammarion)

On peut y voir qu'un certain *Gregor Samsa* est *métamorphosé* (transformé dans d'autres traductions) en un monstrueux insecte. Pour autant, il ne change pas de nom, du moins immédiatement¹⁵. La chaîne de référence initiée par le nom propre est ensuite maintenue par l'emploi du pronom *il* (all. *er*). Ce qui peut expliquer cette permanence est que le nom propre tel que la philosophie analytique l'a conçu, comme un désignateur ou un identificateur non descriptif, voire « vide de sens »¹⁶,

¹⁵ Plus tard dans l'histoire, la sœur le désignera comme *ça* (all. *es*) : *Mais comment est-ce que ça pourrait être Gregor ? Si c'était lui, il aurait depuis longtemps compris qu'à l'évidence des êtres humains ne sauraient vivre en compagnie d'une telle bête, et il serait parti de son plein gré.* Mais les choses se compliquent si l'on considère qu'au même moment, le père et la mère continuent d'appeler Gregor par son prénom : on a alors deux désignations concurrentes et inconciliables ontologiquement parlant : pour les parents, *Gregor... lui... il... il...* vs, dans la bouche de la sœur, *ça... une telle bête...* Remarquons par ailleurs que dans l'énoncé même qui initie cette note : « la sœur le désignera comme *ça...* », on a du mal à restituer l'antécédent de *le* : *Gregor, l'insecte, Gregor métamorphosé...* ? Ceci dit, remarquons encore que la traduction française permet de jouer sur le contraste *ça* vs *ce* (*c'*) qui n'est pas dans le texte original : *Aber wie kann es denn Gregor sein? Wenn es Gregor wäre...* Le contraste permet ainsi de donner ici au référent visé et saisi par le pronom *ça* un aspect « informe », que ne peut lui donner le pronom *ce*, dont le rôle est présentatif. Voir dans la toute récente *Grande Grammaire du Français* GGF 2021, ch. IX § 8.1.2 : « *Ça* n'est pas la forme forte de *ce* [...] C'est un pronom avec des propriétés qui lui sont propres. », en ligne : <https://grandegrammairedufrancais.com/nomenclature/sommaire/IX-8/>). Il est possible de produire l'énoncé français à l'oral avec deux accentuations et donc d'en inférer deux interprétations : accentué et suivi d'une légère pause ou rupture prosodique, *ça*, ainsi topicalisé, prend discursivement une valeur démonstrative certaine ou effective, et apparaît alors, syntaxiquement, comme une « forme forte » (suivant la nomenclature GGF) susceptible d'être reprise par un autre *ça*, forme faible et liée au verbe ; ce qui voudrait dire pour la sœur : *ça, ça n'est pas Gregor...* De plus, *ça* ne serait plus alors « vide de sens », mais bien à mettre en relation, dans la chaîne référentielle, avec la *bête* à suivre.

¹⁶ Voir VAXELAIRE (2013) <https://www.persee.fr/doc/acsfo0000-00002013act1511152>. Un exemple tout récent tiré du quotidien *Le Parisien* du 2 novembre 2021, montre – mais on va le voir : *a contrario* – la toute-puissance de ce modèle sémantique ou logico-sémantique du nom propre « rigide ». Dans *L'Albatros*, film de Xavier Beauvois, sorti en novembre 2021, Victor Belmondo joue le rôle d'un collègue de Jérémie Rénier, qui joue lui le rôle d'un commandant de brigade de gendarmerie ; voici ce qu'en dit la critique du *Parisien* :

« Au final, Xavier Beauvois signe un grand film, impeccablement interprété, que ce soit par Jérémie Rénier ou par Victor Belmondo, qui joue ici un de ses collègues, ou Marie-Julie Maille, sa femme. » Que montre donc cet extrait *a contrario* ? Il faut partir du fait qu'ici le nom propre semble fluctuer, comme désignation de personnes, entre le monde réel et le fictif ou fictionnel. En fait, il faut aussi rappeler les travaux de Gilles FAUCONNIER (1984) sur les *connexions pragmatiques* : ainsi, un nom propre peut-il représenter en discours le nom d'une œuvre, tout comme, c'est le cas ici, un nom d'acteur ou d'actrice peut représenter un personnage de fiction. Cela dit, que remarque-t-on dans cet exemple ? Que les marques de la « connexion » (acteur-personnage) tendent à s'effacer :

Victor Belmondo qui joue ici un de ses collègues [« ses collègues » ayant pour antécédent « Jérémie Rénier »], ou *Marie-Julie Maille, sa femme*.

Si l'on tient compte de la différence qui existe entre le réel et la fiction, cela équivaut à :

Victor Belmondo qui joue ici le rôle d'un des collègues du commandant de brigade de gendarmerie joué par Jérémie Rénier, ou Marie-Julie Maille, qui joue le rôle de la femme du commandant...

Or ce n'est précisément pas ainsi que le texte est énoncé et de manière plus générale que le système des désignations fonctionne dans un tel genre de texte (critique cinématographique) : la mention de la connexion acteur-personnage est, on le voit, facultative : si Victor Belmondo *joue* son rôle, de collègue du commandant, les deux autres rôles ou personnages sont directement représentés par le nom propre de l'acteur ou de l'actrice : *Marie-Julie Maille est la femme de Jérémie Rénier, dont Victor Belmondo est le collègue*. Qu'en conclure ? Que suivant le modèle logico-sémantique de la *rigidité*, le nom propre se maintient ou tend à se maintenir dans un monde fictif (sachant qu'il ne s'agit pas ici de monde contrefactuel, au sens logique, mais de monde fictif, au sens de fictionnel).

reste attaché à l'individu au-delà de son actualité et sa vie effective. Ainsi, François RECANATI (1983), qui peu après la thèse citée de Georges Kleiber commente de telles conceptions du nom propre, analyse-t-il les exemples suivants, non fictionnels mais fictifs, et proprement contrefactuels :

(4) *Mitterand aurait pu être un homme de droite.*

(4') *Le président de la république aurait pu être un homme de droite*¹⁷.

En (4), la référence à la personne de François Mitterand se fait sans difficulté alors que dans l'exemple suivant (4'), où le nom propre est remplacé par une « description définie », la référence ou l'interprétation référentielle est double : soit il s'agit encore de François Mitterand, qui aurait pu avoir une autre orientation politique que l'appartenance au parti socialiste qui l'a porté au pouvoir ; soit il s'agit d'une autre personne, un homme politique de droite, qui aurait pu être président de la République à la place de « l'actuel président », François Mitterand, président de la République française depuis 1981, donc au moment où, en 1983, François Recanati propose ses exemples¹⁸.

En ce qui concerne maintenant l'identité et le changement, ou l'identité et ses changements, le traitement linguistique de ces autres concepts clés de la philosophie tend à mettre en avant la diversité des modes et des outils d'identification. Or, à partir du moment où l'on travaille sur des contextes évolutifs, factuels ou contrefactuels, dans le cadre d'une sémantique référentielle telle qu'on a pu en esquisser le cadre théorique précédemment, il y a lieu, au nom même du « réalisme »¹⁹, de distinguer deux formes de changement, l'une physique ou mondaine (la métamorphose), l'autre linguistique ou poétique (la métaphore) ; et cela, même si ces manières de désigner qui accompagnent ou effectuent des changements d'une part sont transformatrices, d'autre part sont le moyen et le produit de « saisies » textuelles. Voyons-en un exemple avec le poème *Le Papillon* de Francis Ponge, extrait du recueil *Le Parti-pris des choses* :

(5) *Lorsque le sucre élaboré dans les tiges surgit au fond des fleurs, comme des tasses mal lavées, – un grand effort se produit par terre d'où les papillons tout à coup prennent leur vol.*

*Mais comme **chaque chenille** eut la tête aveuglée et laissée noire, et le torse amaigri par la véritable explosion d'où les ailes symétriques flambèrent,*

*Dès lors **le papillon** erratique ne se pose plus qu'au hasard de sa course, ou tout comme.*

¹⁷Selon la « charte graphique » du gouvernement français, il faut écrire *République* avec une majuscule (<https://www.gouvernement.fr/charte/charte-des-grands-principes-redactionnels/quelques-bonnes-pratiques-redactionnelles>). Pour ce qui nous concerne, la république en question n'est pas virtuelle, ou fictive, mais bien réelle, ce qui justifierait cette majuscule ; voir la différence entre : « la république est un système politique » vs « la République française est une et indivisible » (déclaration lors de sa création en 1792).

¹⁸ D'autres explications sont possibles, comme celle qu'on a entrevue dans la note 15, qui est caractéristique des textes narratifs et des fictions, où se fait davantage sentir l'influence du point de vue (la vision et la voix d'un personnage). On y reviendra plus bas.

¹⁹ Cette option épistémologique a été défendue dans les années 90, notamment contre le « déconstructivisme », par Paul SIBLOT (1990) puis Georges KLEIBER (1997) et ses « élèves » (voir NYCKEES, 1997 ; LARSSON, 1997). La question du rapport de la langue avec l'ontologie semble reprendre de la vigueur aujourd'hui avec les travaux de Marco FASCILO (2019) qui reposent, entre autres, sur la « métaphysique descriptive » de Peter STRAWSON (1973).

Allumette volante, sa flamme n'est pas contagieuse. Et d'ailleurs, il arrive trop tard et ne peut que constater les fleurs écloses. N'importe : se conduisant en lampiste, il vérifie la provision d'huile de chacune. Il pose au sommet des fleurs la guenille atrophiée qu'il emporte et venge ainsi sa longue humiliation amorphe de chenille au pied des tiges.

Minuscule voilier des airs maltraité par le vent en pétale superfétatoire, il vagabonde au jardin.

Nous analyserons cet exemple en trois temps. Pour commencer, relevons que la seconde phrase du poème, phrase complexe, met en relation, comparative, deux propositions, chacune avec son syntagme nominal sujet : *chaque chenille* et *le papillon*. Ces syntagmes nominaux ne sont pas pour autant coréférentiels, en raison de leur morphologie et de leur fonction référentielle ou de leur sens logique : féminin vs masculin, indéfini générique vs défini spécifique – spécifique du moins dans le cas où l'on interprète *le papillon* comme un spécimen unique, tel que : *ce papillon a été une chenille et comme chaque chenille il a eu la tête aveuglée...*

Pour autant, il existe bien une relation sémantique, autrement dit encyclopédique, entre les deux syntagmes nominaux. On la retrouve même impliquée par la forme et le sens de l'avant-dernière phrase du poème : *Il [le papillon] pose au sommet des fleurs la guenille atrophiée qu'il emporte et venge ainsi sa longue humiliation amorphe de chenille au pied des tiges*, phrase qui réunit *papillon* (Il) et *chenille* par le possessif *sa*, soit : *la longue humiliation du papillon comme chenille* ; ce qui nous rappelle la comparaison précédente : *comme chaque chenille...*²⁰

Or, deuxième temps de notre analyse, il est intéressant de s'arrêter ici sur ce que veut dire comparaison, ou sur ce que fait la comparaison dans ce poème : en fait la conjonction *comme* de la seconde phrase n'est pas vraiment ou seulement comparative, dans la mesure où elle est mise en relation avec la conjonction *dès lors* qui est temporelle – ou davantage temporelle dans la mesure où l'on pourrait avoir une corrélation comparative : *de même que chaque chenille... de même le papillon...* En fait, au sens lexical temporel de la relation ou corrélation, s'ajoute une autre relation, consécutive, selon laquelle : *après avoir été chenille, le papillon...* Cette relation est encyclopédique, mais elle est également marquée dans le texte par la fonction non référentielle ou attributive de *chenille* (sans déterminant ici), autrement dit par sa fonction logico-sémantique d'attribut, de propriété du papillon ; ce qui en fait un trait définitoire de *papillon*. Du point de vue encyclopédique donc, les interlocuteurs savent que le papillon est naturellement un être métamorphique, donc que, par sa nature, par son espèce (son « identité sortale »), son évolution dans le temps comprend une métamorphose.

Enfin, troisième temps de notre analyse, après les questions d'identité et de métamorphose, il faut rendre compte des métaphores, qui sont un (tout) autre type et de transformation. Elles occupent l'initiale des deux dernières strophes de ce poème en prose. La position initiale et détachée de ces syntagmes nominaux métaphoriques dit bien quelle est leur fonction attributive ou qualitative : ils n'entrent donc pas dans la chaîne de référence ; ainsi le genre féminin du premier

²⁰ Quant à la *chenille* générique du début, elle assume ici une fonction attributive, non référentielle ; on y revient dans le paragraphe à suivre.

syntagme métaphorique n'a aucune incidence sur le genre de la chaîne de référence qui suit où les différents *il... il...* renvoient au syntagme nominal *le papillon* de la strophe précédente²¹.

Cela nous permet de tirer une leçon de cette dernière étape de l'analyse : la différence entre métamorphose (ou transformation naturelle) et métaphore (ou transformation textuelle²²) est clairement établie, la première se situant à un autre niveau, ontologique, que textuel ou seulement textuel²³. Mais les choses sont autres lorsque la métamorphose est un processus de transformation fictif ou contrefactuel, et qu'elle fait l'objet d'une narration.

Nous allons le voir à travers deux récits médiévaux qui content l'histoire de loups-garous. Il n'est pas inutile, pour commencer, de rappeler ce que nous avons pu constater et étudier dans notre ouvrage de 2001. Un certain nombre de telles histoires ne manquent pas de décrire le personnage affecté par le phénomène, dans sa présentation, ou bien dans les phases « humaine » de sa vie, *comme un loup*. C'est sans doute une préparation, métaphorique, à la métamorphose, une façon pour le narrateur de conduire le lecteur à cette transformation, extraordinaire, de l'y habituer ensuite puisque le processus est itératif. En voici un exemple, le conte d'Erckmann-Chatrian, *Hugues le loup*²⁴ :

[L'étudiant Fritz et son ami braconnier Gédéon séjournent pour chasser au château du comte Nideck. Celui-ci est un loup-garou, ce qui veut dire qu'à certains moments, il est, y compris nominalement, *un loup*. Récit de la première rencontre où Fritz est à la fois la voix et la vision du récit :]

(6) *Dès le premier instant, je fus saisi de l'étrange physionomie du seigneur de Nideck, et, malgré toute l'admiration respectueuse que venait de m'inspirer sa fille, je ne pus m'empêcher de me dire : « C'est un vieux loup ! » En effet, cette tête grise à cheveux ras [...] singulièrement allongée, [...], l'étroitesse du front au sommet, sa largeur à la base, [...], la barbe courte et drue [...] tout dans cet homme me fit frémir, et des idées bizarres sur les affinités animales me traversèrent l'esprit...*

[À la fin du conte, Fritz, qui a vu et poursuivi un loup dans les bois, revoit, dans divers sens du terme, le comte :]

(6') *Le comte de Nideck, accroupi sur son lit, les deux bras en avant, la tête basse, inclinée sous les tentures rouges, les yeux étincelants, poussait des hurlements lugubres !*

– *Le loup... c'était lui !...*

Ce front plat, ce visage allongé en pointe, cette barbe roussâtre, hérissée sur les joues, cette longue échine maigre, ces jambes nerveuses, la face, le cri, l'attitude, tout, tout révélait la bête fauve cachée sous le masque humain !

Ainsi Fritz revoit-il le comte ; il le « revoit » également au sens où il ajuste son point de vue sur le personnage, modifie la connaissance qu'il en a : disons alors qu'il le *reconnaît comme loup*. Or si dans cet énoncé, donc dans notre interprétation,

²¹ Quant à *sa flamme*, l'interprétation est plus délicate : s'agit-il de *la flamme* de l'allumette ou du papillon en tant qu'allumette, auquel cas *sa* entrerait dans la chaîne de référence ?

²² On aurait pu dire aussi *linguistique, stylistique, poétique...* En choisissant *textuelle* nous entendons montrer l'importance de l'organisation textuelle (ici la construction des chaînes de référence) dans l'interprétation générale du poème.

²³ « Seulement » : nous nous en expliquerons en conclusion, en nous distinguant d'APOTHÉLOZ & REICHLER-BÉGUELIN (1995).

²⁴ In *Contes fantastiques complets*, (1987), Paris, Néo, « Néo/Plus/fantastique », 1987, pages 13-124. Extraits, édition citée, pages 31 et 77-78.

le verbe *reconnaître* signifie bien assimiler deux phases d'identité²⁵, le complément de manière *comme loup* ne joue pas ou plus le rôle d'une comparaison, il permet la connexion entre les deux faces (pour Fritz) ou les deux phases (pour le lecteur) d'une identité.

Pour autant, le narrateur ne « recatégorise » le comte comme tel, un être métamorphique, en termes lexicaux et textuels ; autrement dit au terme de procédés lexicaux et textuels. On va voir en effet par un autre exemple ce que signifie la « recatégorisation » dans ces termes, à savoir l'attestation, par le choix lexical et l'organisation textuelle, du changement d'identité :

(7) *Mélion entre alors dans la forêt, ôte ses vêtements et reste nu, enveloppé seulement de son manteau. Sa femme le touche, tout nu, avec l'anneau : il devient alors un loup grand et fort. Le loup court vers l'endroit où il a vu le cerf couché et le suit à la trace, mais il aura fort à faire avant de l'avoir atteint et pris et avant d'avoir de sa chair.*
– *Laissons-le chasser tant qu'il voudra, dit la dame à l'écuyer...*²⁶

Dans cet exemple, l'effet, pourrait-on dire, est davantage spectaculaire ; il consiste à faire paraître dans le récit les deux phases et faces de l'identité d'une seule mais non pas même entité²⁷ ; on voit donc le déroulé du processus dans le récit, mais aussi tel qu'il est représenté par le discours du récit : en effet, après sa métamorphose en loup, Mélion est devenu nominalement *le loup* ; ainsi, aux deux phases et faces d'identité correspondent très clairement, à la surface du texte, deux chaînes de référence, continues ou consécutives mais non assimilables : la continuité est représentée par l'anaphore définie *Le loup*, la rupture par le changement de paragraphe, qui permet d'initier l'autre chaîne de référence.

On se rendra compte d'une autre manière de l'effet spectaculaire de cette mise en texte par la comparaison avec un autre lai de Marie de France, qui conte une autre histoire de loup-garou, celle de Bisclarvet :

(8) « Dame, je deviens loup-garou, je me tapis dans cette forêt, au plus profond des bois et je vis de proies et de rapines... »²⁸

Ici la narration du processus se fait à la première personne, celle du personnage narrateur (d'où les guillemets dans cet exemple) : la chaîne de référence n'est pas rompue, *je* ne pouvant se dissocier ou dédoubler. Ainsi Bisclarvet assume-t-il et

²⁵ Voir RICŒUR (2004).

²⁶ *Le lai de Mélion*, dans *Les lais féériques des XII^e et XIII^e siècles*, édition bilingue d'Antoine Micha (1992), Paris, Flammarion, coll. G-F, page 269. Soulignons que le texte original présente les mêmes désignations, la même disposition en paragraphes et la même distinction de chaînes : *Melion...*, *Li leus...* Pour autant, en vertu de ce que nous allons voir de l'identité dans le temps, telle qu'elle est saisie par la mémoire ou la conscience, il est difficile de savoir quel antécédent, de Mélion ou du loup, attribuer aux pronoms *le* dans la réplique de la dame à l'écuyer.

²⁷ On distingue ici *identité numérique* et *identité sortale* (appartenance à une espèce) : voir FERRET (1993).

²⁸ *Bisclarvet*, dans *Lais de Marie de France*, édition bilingue d'Antoine Micha (1994), Paris, Flammarion, coll. GF, pages 130-131.

assimile-t-il ses deux phases d'identité : par son récit même, qui situe et restitue son histoire dans le temps, et lui permet de la comprendre comme une et continue²⁹.

Conclusions

La comparaison des trois derniers exemples (6 à 8) « tourne en faveur » de l'exemple (7), si nous voulons considérer l'impact de la mise en texte, de la saisie par le texte, d'un processus mondain, fût-il fictif et plus encore extraordinaire.

Conclusion paradoxale, pour autant : partant du fictionnel et du fictif, elle nous permet également de faire la distinction, une distinction nette, entre représentation textuelle et monde de référence³⁰. C'est pourquoi il nous semble toujours difficile de suivre l'option constructiviste de Denis APOTHÉLOZ et Marie-José REICHLER-BÉGUELIN (1995), qui avançaient à propos des travaux, alors nouveaux, sur les référents évolutifs :

« Les études récentes consacrées aux référents dits *évolutifs* se proposent d'analyser les contraintes qu'exercent, sur les anaphores pronominales, les transformations ou métamorphoses subies "ontologiquement" par les référents du discours. Critiquant les prérequis méthodologiques et épistémologiques sous-jacents à cette lignée de travaux, le présent article illustrera une conception concurrente, résolument non réaliste, de la référence linguistique. Dans un premier temps, on expliquera pourquoi il est préférable de renoncer à concevoir les référents du discours comme des "choses", et on argumentera en faveur d'une conception représentationnelle et constructiviste de la référence ; ceci conduit à concevoir les référents comme des *objet-de-discours*, modélisables sous la forme d'un ensemble – par définition évolutif... »

Pour revenir à notre conclusion paradoxale, nous dirions alors que le paradoxe est double ou qu'il fonctionne « par ricochet » : en ce que, dans les récits de métamorphose (exemple 5 compris), le texte ou la représentation textuelle de fiction ne nous détache pas du réel, plus encore quand ce « réel » est proprement fictif, celui d'un monde contrefactuel...

Mais, si l'on peut dire, l'honneur de la fiction est sauf dans les cas où l'interprétation référentielle est suspendue, c'est-à-dire où l'on hésite entre deux attributions de référence, comme nous l'avons remarqué à propos des exemples (5) et (7)³¹. Entendons ici « honneur de la fiction sauf » comme « sauvegarde de sa spécificité » ; autrement dit, convenons, et faisons-le volontiers, que la fiction ne se contente pas d'être le miroir d'un monde : les deux cas de suspension que nous relevons ou reprenons sont des sources précieuses et efficaces d'illusion ; ainsi, si toute une part ou partie des textes rappelés ici tendent vers et consolident la distinction du réel et du fictif (7), ou du figuré (5), deux désignations, le syntagme

²⁹ Voir maintenant RICŒUR (1990) et toute une tradition philosophique, au moins depuis Locke, de travaux sur l'identité personnelle dans le temps, restituée grâce à la conscience, sauvegardée grâce à la mémoire... Cette tradition persiste dans la littérature moderne, par exemple et notamment au moment où apparaît la psychanalyse : ainsi, dans *Le Journal d'un oranger* (*Aus dem Tagebuch eines Orangenbaums*, de Hanns Heinz Ewers, publié en 1907), la narration à la première personne qu'implique l'écriture du journal, préserve-t-elle de la même manière l'unité du personnage, du moins à la surface du texte (*Le Journal d'un oranger*, in *Dans l'épouvante*, trad. Marc Henry Paris, Toulouse, Ombres, coll. Petite Bibliothèque, 2017).

³⁰ De ce point de vue, notre *paradoxe* est une extension de celui qu'analyse Robert MARTIN (1988).

³¹ Voir notes 21 et 26.

nominal *sa flamme* en (5) et le pronom *le* en (7), nous laissent hésitants, autrement dit, dans un état de confusion, partant, d'illusion.

Pour aller plus loin : réflexions sur la diversité des traitements et des corpus

Nous voudrions tout d'abord voir dans cette ultime section comment on peut avancer en direction d'un traitement combiné ou mixte, référentiel et textuel, ontologique et linguistique, de cas et de contextes évolutifs. Nous prendrons, ici, pour objet ou base de l'analyse les recettes de cuisine, ce qui change radicalement, en termes de genre de texte, des récits de métamorphose ; d'autant que, d'une certaine manière, les recettes sont à l'origine des référents évolutifs.

La première mention se trouve dans l'ouvrage de Michael A.K. HALLIDAY & Ruqaiya HASAN (1976), qui donnent un exemple simple de recette, qu'ils commentent ainsi :

(9) *Wash and core six cooking apples. Put them into a fireproof dish.*

"It is clear that *them* in the second sentence refers back to (is ANAPHORIC to) the six cooking apples in the first sentence. This ANAPHORIC function of them gives the cohesion to the two sentences, so that we interpret them as a whole; the two sentences together constitute a text." (Op. cit. : 2 ; leurs majuscules)

Cette analyse a été revue par George BROWN & George YULE (1983) :

"They [HALLIDAY & HASAN] assume a simple substitution view where an expression may simply be replaced by another in the text [...] If we are interested in how readers proceed through such a text [...] it is relevant to note, and for the reader to understand, that [the six cooking apples] have undergone a change of state [...] Their *description* has changed." (Souligné par les auteurs, op. cit. : 201)

Cet exemple et ses analyses montrent combien s'entremêlent les considérations ontologiques et linguistiques (lexicales, sémantiques et textuelles). Le mot *description* souligné par BROWN & YULE appartient bien aux deux champs, qui se combinaient déjà dans l'expression philosophique : « description » (par ex. « définie »), reprise par les linguistes pour désigner, dans une perspective référentialiste, un syntagme nominal³².

George BROWN & George YULE introduisent alors (op. cit. : 202) un autre exemple de recette, qui deviendra emblématique des recherches sur les référents évolutifs³³ :

"Consider a more violent, constructed example:

(10) *Kill an active, plump chicken. Prepare it for the oven, cut it into four pieces and roast it with thyme for 1 hour."*

Puis ils commentent cet exemple, en soulignant le concept d'*identité* :

³² Voir de nouveau l'ouvrage au titre explicite de George KLEIBER publié en 1981 ; c'est pourquoi nous précisons au passé « se combinaient déjà ».

³³ Voir les recueils cités de KLEIBER et al. (1997) et DE MULDER & SCHNEDECKER (2001).

“Presumably the *identity* of the chicken is preserved, at least until it is dismembered, but its description has certainly changed...”

Ainsi, quel que soit le changement d'identité, radical dans ce cas en termes d'identité numérique, le texte ne l'enregistre pas, et la chaîne de référence n'est pas rompue : *le poulet... il... il...*

On pourrait imaginer, inversement, que le texte enregistre le changement, et dès lors, que la chaîne soit rompue ; ou « réinitialisée » à partir des « quatre morceaux », telle que :

(11) *Après avoir coupé le poulet en quatre morceaux, placez ceux-ci dans un plat pouvant aller au four...*³⁴

Pour autant, arrivés à ce point, cette petite démonstration n'a pas vraiment éclairé notre propos d'unifier le traitement des référents évolutifs, puisqu'on y voit s'affronter deux options contraires : le maintien vs la réinitialisation de la chaîne de référence ; qui plus est, dans l'un des exemples attestés cités en note 34, on voit les deux options se côtoyer dans un même énoncé :

(12) *Couper le poulet en morceaux et les mettre dans un plat allant au four et l'arroser d'huile d'olive (bien l'étaler sur les morceaux).*

Comment l'expliquer ? En fait, les réponses apportées ont été diverses : ainsi, du côté du maintien de la chaîne, on a pu avancer, en se focalisant sur le pronom, que celui-ci, pauvre de sens, permet de maintenir au fil du texte le référent-topique initial, malgré l'évolution profonde qui l'affecte dans le monde³⁵ ; ou alors, en se focalisant précisément sur cette évolution mondaine (en termes de matière et de processus), on a fait remarquer que *des morceaux de poulet*, c'est encore *du poulet*³⁶.

Mais on n'a sans doute pas assez insisté sur le fait que ces explications peuvent être complémentaires, comme le laisserait pourtant attendre l'analyse de l'exemple (12) : disons d'abord que si les morceaux de poulet sont encore du poulet ; ou bien, si les morceaux de poulet sont la même chose que le poulet coupé en quatre ou en huit, alors l'alternance des pronoms *les/le*, qui ne gêne en rien l'interprétation de l'exemple attesté, se justifie puisque, du point de vue ontologique ou physique, la matière est préservée, ce qui est essentiel dans une recette.

On peut ainsi rassembler les raisonnements qui précèdent : comme la substance du référent est préservée, on peut recourir aux pronoms, qui, quelle que soit la forme qu'ils prennent, s'adaptent au cours de l'évolution mondaine, et au fil du texte, à divers contenus contextuels, en raison de la plasticité, sinon la vacuité, de leur propre contenu. L'avantage d'un tel traitement combiné, et non pas mixte, est qu'il

³⁴ Nous avons facilement trouvé des exemples attestés sur Internet : « Couper le poulet en morceaux et les mettre dans un plat allant au four... » (<http://recettes.laurettealbrand.fr/tag/Carottes>). « Découper le poulet et disposer les morceaux dans un plat creux allant au four et pouvant être présenté sur table... » (<https://montagne-hautlanguedoc.com/recettes-de-cuisine-traditionnelle-de-france/recettes-de-volailles/recettes-de-poulet/poulet-comtoise/>).

³⁵ Voir par ex. KLEIBER (1997).

³⁶ C'est la « contrepartie massique » de KLEIBER & RIEGEL (2003).

permet de ne pas rejeter au nom de l'autonomie de la langue la part mondaine qui l'informe.

Nous en arrivons aux réflexions sur le corpus. On peut se demander en effet si ce raisonnement « rassemblé » et ce traitement « unifié » ne valent que pour les recettes. Dans la seconde partie de notre *Grammaire des Métamorphoses* (2001)³⁷, nous avons divisé le traitement linguistique des référents évolutifs en divers chapitres : (i) les pronoms substitués, (ii) les syntagmes nominaux anaphoriques définis vs démonstratifs, (iii) les prédicats transformateurs et enfin (iv) l'interaction de tout cela dans des textes de fiction (récits de métamorphose) où, comme on l'a vu plus haut (ex. 3 et 5 à 8), intervient la question du point de vue. Nous appuyant sur de nombreux travaux, des auteurs cités au début de notre section 1 notamment, Georges Kleiber, Michel Charolles et Catherine Schnedecker, nous faisons, indirectement, la démonstration, plus ou moins appuyée, de la fragmentation des traitements possibles. Nous essayions néanmoins de rassembler ces quatre chapitres linguistiques en une « Petite grammaire des métamorphoses » qui bouclait l'ouvrage...

La question du corpus n'était pas pour autant abordée comme telle. Or il apparaît qu'elle était non seulement sous-jacente mais permanente, dans la mesure où les auteurs cités, sémanticiens du texte, dans la lignée desquels nous nous situons, ne travaillaient que sur des exemples et différents genres de texte ; on en a eu un aperçu ici même, des recettes de cuisine aux récits de métamorphose. Néanmoins, répétons-le, la question du corpus n'était pas posée comme telle.

Nous n'avons pas l'ambition de résoudre la question ici, mais nous ouvrirons une piste et poserons l'hypothèse qu'un traitement « unifié » des référents évolutifs permettrait de rassembler sinon tous les types de corpus traités, du moins une partie. Notre ultime démonstration portera sur deux types séquentiels et deux genres textuels : la séquence descriptive dans une « fiche produit » alimentaire, et l'injonctive dans une recette de cuisine, partant du principe que ces types et genres se distinguent³⁸.

Les trois recettes qui suivent sont authentiques, issues de la revue *Cuisine et Vins de France*, recueillies en version papier (13) ou sur Internet (14-15), et reproduites dans leur intégrité et leur intégralité (les crochets sont de la revue) ; nous les avons choisies en raison de leur proximité avec les exemples que nous avons pu traiter plus haut (poulet en morceaux, pommes au four) :

(13) *Le lapin, c'est bien*

Quand on l'achète entier, un bon lapin doit avoir le râble rebondi, la chair rose et les rognons recouverts de graisse. On le découpe généralement en 6 morceaux : les deux pattes de devant, les deux cuisses et le râble partagé en deux. Le « derrière » (râble et cuisses) du lapin est particulièrement apprécié des amateurs. Le lapin se trouve à la découpe dans les grandes surfaces. Un demi-lapin avec son foie, ou entier, ou découpé, prêt à cuire (50 F le kilo environ).

³⁷ La première partie présentait quatre concepts ou notions clés : référence, identité, changement et fiction, de leur origine philosophique (ontologique, analytique, phénoménologique, poétique) à leurs incidences ou applications linguistiques (sémantiques et textuelles).

³⁸ Nous ne contestons pas ce principe, qui se vérifie par l'analyse de nombreux exemples : voir sur ce point, théorique et méthodologique, la toute dernière édition de l'ouvrage de Jean-Michel Adam sur les types textuels et les prototypes séquentiels (ADAM, 2017⁴).

Ou seulement une cuisse (environ 75 F le kilo). Qualité garantie par le label Lapin de France. Le lapin est une des viandes les mieux pourvues en protéines (20 g aux 100 g) et en vitamines E et B. (Les prix sont en francs : le texte date de 1995, Cuisine et Vins de France n°20, p. 8)

(14) *Lapin aux oignons*

Ingrédients : 1 lapin coupé en morceaux + 1 râble [etc.]

Dans une cocotte, faites chauffer 2 cuillerées d'huile et la moitié du beurre. Faites revenir les morceaux de lapin sur toutes leurs faces. Ajoutez le miel, 10 cl d'eau, du sel, du poivre, couvrez à demi et laissez mijoter 30 min.

Pelez les oignons en laissant environ 10 cm de tiges, coupez-les en deux dans le sens de la longueur et faites-les revenir dans une casserole, à feu doux dans le reste d'huile et de beurre. Après 10 min de cuisson, ajoutez les herbes grossièrement ciselées, poursuivez la cuisson 5 min, salez, poivrez et servez avec le lapin.

(15) *Pommes confites au miel d'oranger*

Ingrédients : 4 pommes Melrose [etc.]

Préchauffez le four th. 6 (210°). Pelez les pommes (pour une meilleure tenue, vous pouvez ne pas les peler), épépinez-les, puis émincez-les horizontalement. Disposez-les dans un plat allant au four en les reconstituant. Arrosez-les de jus de citron et enfournez pour 10 min. Faites chauffer le miel dans une petite casserole pour le rendre liquide. Sortez le plat du four et arrosez les pommes de miel. Remettez 10 min au four.

Lavez les framboises, réservez-en quelques-unes pour la décoration, mixez les autres avec un peu d'aspartame pour obtenir un coulis.

Pour servir, nappez le centre de 4 assiettes avec le coulis de framboises, disposez dessus les pommes reconstituées tièdes ou froides. Décorez de feuilles de menthe et de framboises.

L'observation des textes nous conduit à plusieurs remarques :

1. Le texte (13) est un bel exemple d'hétérogénéité typologique : il intègre au départ un marqueur temporel qui lui donne un tour narratif ; c'est un fait, on achète d'abord la viande, puis on la découpe : on est proche de la recette de cuisine.
2. Ce « mélange » des genres s'explique par le fait que l'organisation textuelle descriptive-informative a quelque chose à voir avec la narrative-injonctive : la fiche-produit comme la recette posent un thème-titre (opération d'*ancrage*) ; ce thème-titre solidement ancré tend à se maintenir en mémoire.
3. La comparaison de (13) et (14) confirme ce rapprochement générique, d'autant qu'un lapin en morceaux, des morceaux de lapin, sont encore du lapin ; et que le lapin, c'est aussi « une viande » (13) ; ainsi, dans la dernière phrase de chacun des deux textes, génériquement divers, *le lapin* est restitué tel quel.
4. La même remarque peut être faite en (15) ; mais ici, la restitution du syntagme initial s'impose d'autant plus qu'elle repose sur une *reconstitution* physique ; on a affaire ainsi à un double processus transformateur, qui pour être effectif (les tranches de pomme restent des tranches de pomme), n'en demeure pas moins proche d'un processus pseudo-transformateur.
5. Le développement d'une séquence descriptive repose génériquement sur une *aspectualisation* du topique, autrement dit consiste en la présentation de ses parties constitutives. Cette *aspectualisation* est une opération

textuelle certes³⁹, mais elle a aussi quelque chose à voir avec l'opération « chirurgicale » qu'est le découpage (entre autres d'un produit alimentaire), et n'est possible que si l'on tient compte de la forme et de la substance (physiques) de l'objet décrit.

6. Par ailleurs, la séquence descriptive générique se clôt souvent par un retour au thème-titre, opération que l'on pourrait appeler alors *restitution* ; ou nous avons également parlé de restitution dans nos trois exemples (13) à (15).

Pour conclure cette ultime section consacrée à la recherche d'un traitement des référents évolutifs à la fois ou simultanément ontologique et linguistique, nous dirons que la représentation textuelle, qu'elle soit comme ici de type descriptif ou de type injonctif, est bien une « re-présentation », celle d'une entité soumise à changement. Mais il ne s'agit pas ici de terminer par une métaphore méthodologique : cette « re-présentation » par la mise en texte est bien une mise en forme, une métamorphose, en l'occurrence sémiotique, qui passe et par des règles qui relèvent de la textualité⁴⁰, et par des règles qui relèvent des propriétés du référent, autrement dit de l'organisation de monde ; et même si c'est ou si ce n'est que le monde tel que nous le concevons, cette « concession » cognitive n'annule pas la réalité mondaine.

Notre démonstration, par ailleurs, n'a reposé que sur le rapprochement de deux types de séquences et de genres de textes ; il ne nous semble pas qu'on puisse aller plus loin en matière de traitement de corpus : ainsi, le rapprochement des recettes qui s'inscrivent pourtant dans le temps semble bien plus pertinent, démonstratif, avec des descriptions, qu'avec des narrations telles que les récits de métamorphose.

Nous en restons donc, pour l'heure, à ce rapprochement, qui nous a montré que si objet du monde et objet du monde dans le texte ne sont pas les mêmes, et ne sont pas davantage de seuls *objets-de-discours*, ils n'en restent pas moins interactifs dans l'espace du texte, ou plus exactement dans les espaces définis par les types de séquences textuelles et les genres de textes que nous avons traités. Et quelles que soient les limites de notre démonstration, que nous concédons volontiers, la leçon de ce parcours aura au moins été qu'il n'est finalement pas très utile de se demander quel sens de l'interaction, monde-texte ou texte-monde, domine l'autre : le monde informe le texte, le texte donne forme au monde.

BIBLIOGRAPHIE

- ABEILLÉ Anne, GODARD Danièle, DELAVEAU Annie et GAUTIER Antoine (éds 2021), *Grande Grammaire du Français*, Arles, Actes Sud et Paris, Imprimerie Nationale.
- ACHARD-Bayle Guy (2001), *Grammaire des métamorphoses. Référence, changement, identité, fiction*, Bruxelles, De Boeck.
- ACHARD-Bayle Guy (2012), Perspective fonctionnelle de la phrase et linguistique du texte française : L'École de Prague « passant par la Lorraine », in : Actes du

³⁹ Voir COMBETTES (1983) ou ADAM (1987).

⁴⁰ *Texture* chez HALLIDAY & HASAN (1976).

- colloque *Perspective fonctionnelle de la phrase (1)*. L'apport du cercle de Prague, Université de Bohême du Sud, České Budějovice sept. 2012, *Écho des études romanes EER* VIII/1, p. 65-78. https://www.eer.cz/artkey/eer-201201-0005_perspective-fonctionnelle-de-la-phrase-et-linguistique-du-texte-fran-aise-l-ecole-de-prague-passant-par-la.php.
- ACHARD-Bayle Guy (2013), Du Pareil au Même. De deux identités et de trois doubles, *Studii de Lingvistica* 3, p. 11-29. <http://studiidelingvistica.uoradea.ro/docs/3-2013/pdf-uri/Achard-Bayle.pdf>.
- ACHARD-BAYLE Guy, PEŠEK Ondřej (2020), Linguistique et texte. Contribution franco-tchèque à l'histoire et au rayonnement de l'École de Prague, in : *Expérience et avenir du structuralisme* (préparé par Tomáš Hoskovec), *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, nouvelle série, volume 8, p. 227-247. Kanina : OPS ; Praha : PLK.
- ADAM Jean-Michel (1987), Approche linguistique de la séquence descriptive, *Pratiques* 55, p. 3-27. https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_1987_num_55_1_1447.
- ADAM Jean-Michel (2010), L'émergence de la linguistique textuelle en France (1975-2010). Parcours bibliographique en 100 titres, *Verbum* XXXII-2, p. 237-262.
- ADAM Jean-Michel (2017⁴), *Les Textes : types et prototypes*, Paris, Armand Colin.
- ALLOUCHE Sylvie (2007), Identité, ipséité et corps propre en science-fiction : une discussion à partir de Paul Ricœur, Derek Parfit et Greg Egan, *Alliage (Culture, Science, Technique)* 60, p. 86-99. <http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=3489#tocto1n4>.
- APOTHÉLOZ Denis, REICHLER-BÉGUELIN Marie-José (1995), Construction de la référence et stratégies de désignation, *TRANEL* 23, p. 227-271. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00869154/document>
- BROWN Gillian, YULE George (1983) [1998²], *Discourse Analysis*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CHAMAK Brigitte (2004), Les Sciences cognitives en France, *La Revue pour l'histoire du CNRS* 10, Penser la pensée. Les sciences cognitives. <https://journals.openedition.org/histoire-cnrs/583>.
- CHAROLLES Michel (2002), *La référence et les expressions référentielles en français*, Gap-Paris, Ophrys.
- CHAROLLES Michel, FRANÇOIS Jacques (1998), *Les prédicats transformateurs et leurs patients : fondements d'une ontologie naturelle*, LANDISCO Université Nancy 2, Cahiers de Recherche Linguistique 11.
- CHAROLLES Michel, Schnedecker Catherine (1993), Coréférence et identité. Le problème des référents évolutifs, *Langages* 112, p. 106-126.
- COMBETTES Bernard (1983), *Pour une grammaire textuelle. Les progressions thématiques*. Bruxelles, De Boeck.
- DE MULDER Walter, SCHNEDECKER Catherine (éds) (2001), *Les référents évolutifs entre linguistique et philosophie*, CELTED Centre d'Études des Textes et des Discours, Université de Metz et Paris, Klincksieck, coll. Recherches linguistiques 24.

- FASCILO Marco (2019), Faut-il distinguer le lexique de l'ontologie ?, *Langue française* 204, p. 21-35. <https://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2019-4-page-21.htm>.
- FERRET Stéphane (1993), *Le philosophe et son scalpel. Le problème de l'identité personnelle*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- FERRET Stéphane (1996), *Le bateau de Thésée. Le problème de l'identité à travers le temps*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Grande Grammaire du Français (GGF) : voir ABEILLÉ.
- HALLIDAY Michael A.K., HASAN Ruqaiya (1976), *Cohesion in English*, Londres, Longman.
- JAKOBSON Roman (1963), *Essais de linguistique générale I*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- KLEIBER Georges (1981), *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, CAS Centre d'Analyses Syntaxiques, Metz et Paris, Klincksieck, coll. Recherches linguistiques 6.
- KLEIBER Georges (1997a), « Référents évolutifs et pronoms : une suite », in Georges Kleiber, Catherine Schnedecker et Jean-Emmanuel Tyvaert (éds), *La Continuité référentielle*, Paris, Klincksieck et Université de Metz, Coll. Recherches linguistiques 20, p. 15-148.
- KLEIBER Georges (1997b), Sens, référence et existence, *Langages* 127, p. 9-37. <https://www.persee.fr/doc/lgge0458-726x1997num311272123>
- KLEIBER Georges (1999), *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Villeneuve d'Ascq, Presses du Septentrion.
- KLEIBER Georges, RIEGEL Martin (2003), Les pronoms évoluent-ils avec les référents ?, in : Michel Berré, Ann Van Slijcke, Pascale Hadermann (éds), *La syntaxe raisonnée, Mélanges de linguistique générale et française offerts à Annie Boone à l'occasion de son 60^e anniversaire*, Bruxelles, De Boeck, p. 117-149.
- KLEIBER Georges, SCHNEDECKER Catherine et TYVAERT Jean-Emmanuel (1997), *La Continuité référentielle*, CELTED Centre d'Études des Textes et des Discours, Metz et Paris, Klincksieck, coll. Recherches linguistiques 20.
- LARSSON Björn (1997), *Le bon sens commun. Remarques sur le rôle de la (re-) cognition intersubjective dans l'épistémologie et l'ontologie du sens*, Lund, University Press, coll. Études romanes de Lund 47.
- LEPALUDIER Laurent (2000), Fitz-James O'Brien's 'The Lost Room': Not To Have and Not To Be, *Journal of the Short Story in English (JSSE) / Les Cahiers de la nouvelle* 60, 153-164. <https://journals.openedition.org/jsse/511>.
- LOCKE John (1972) [1690], *Essai sur l'entendement humain*, Paris, Vrin.
- MARTIN Robert (1983) [1992²], *La logique du sens*, Paris, PUF.
- MARTIN Robert (1988), Le Paradoxe de la fiction narrative. Essai de traitement sémantico-logique, *Le Français moderne* LVI-3/4, p. 161-173. (Repris dans Martin, supra 1992)
- NYCKEES Vincent (1997), Catégories sémantiques et historicité des significations, *HEL* 19, p. 97-119. https://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_1997_num_19_1_2574.

- PARFIT Derek (1984), *Reasons and Persons*, Oxford & New York, Oxford University Press.
- PEŠEK Ondřej (2010), La linguistique textuelle tchèque au seuil du XXI^e siècle : la genèse d'une discipline et la tradition pragoise, *Verbum* XXXII-2, p. 263-282.
- RECANATI François (1983, La sémantique des noms propres : remarques sur la notion de « désignateur rigide », *Langue française* 57, p. 106-118. <https://www.persee.fr/doc/lfr0023-83681983num5715159>.
- RICŒUR Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil.
- RICŒUR Paul (2004), *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Stock.
- SCHNEDECKER Catherine (1997), *Noms propres et chaînes de référence*, Metz, coll. Recherches Linguistiques 21.
- SIBLOT Paul (1990), Une linguistique qui n'a plus peur du réel, *Cahiers de praxématique* 15, Le Langage et le réel, p. 57-76. <https://journals.openedition.org/praxematique/3158>.
- STRAWSON Peter (1973), *Les Individus*, Paris, Éditions du Seuil.
- VAXELAIRE Jean-Louis (2013), La remotivation. Un remède au vide de sens ?, in Jean-Claude Bouvier (éd.), *Le nom propre a-t-il un sens ?*, Actes du Colloque d'onomastique d'Aix-en-Provence (juin 2010), Paris, Société française d'onomastique, coll. *Actes des colloques de la Société française d'onomastique* 15, p. 23-33. www.persee.fr/issue/acsfo_0000-0000_2013_act_15_1.